

ANNÉE 1930

N^o

THÈSE

126

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BESSON ALEXANDRE-EUGÈNE

Né le 16 Mars 1902, à Mennecy (Seine-et-Oise)

DAMIENS

Étude de psycho-pathologie historique

Président de Thèse : M. le Professeur CLAUDE

MARCEL VIGNÉ, EDITEUR

13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13
PARIS

1930

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BESSON ALEXANDRE-EUGÈNE

Né le 16 Mars 1902, à Mennecy (Seine-et-Oise)

DAMIENS

Étude de psycho-pathologie historique

Président de Thèse : M. le Professeur CLAUDE

MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13
PARIS

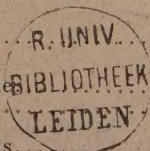
1930

I. — PROFESSEURS

Le Doyen M. ROGER.

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	N.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LEPER.
Hygiène et Médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée....	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie..	MAURICE VILLARET
	CARNOT.
Clinique médicale.....	{ BEZANÇON.
	{ ACHARD.
	{ MARCEL LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des ma- ladies de l'encéphale.....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphili- tiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.....	{ HARTMANN.
	{ LEJARS.
Clinique ophtalmologique.....	{ GOSSET.
Clinique urologique.....	{ TERRIEN.
	{ LEGUEU.
	{ COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	{ BRINDEAU.
	{ JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
Clinique gynécologie.....	OMBREDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopé- die	VAQUEZ.
Clinique thérapeutique médicale.....	SEBILEAU.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	PIERRE DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	SERGENT.
Clinique propédeutique.....	LÉON BERNARD.
Clinique de la Tuberculose.....	MAUCLAIRE.
Professeur sans chaire.....	



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

Neurologie et Psychiâtrie.....	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale.....	AUBERTIN.
Pathologie médicale.....	BÉNARD HENRI.
Physiologie.....	BINET.
Chimie biologique.....	BLANCHETIERE.
Pathologie chirurgicale.....	BROCC.
Pathologie médicale.....	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale.....	CADENAT.
Pathologie médicale.....	CATHALA.
Pathologie médicale.....	CHABROL.
Pathologie médicale.....	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale.....	DE GAUDAR D'ALLAINES.
Physique.....	DOGNON.
Pathologie médicale.....	DONZELOT.
Obstétrique.....	ECALLE.
Urologie.....	FEY.
Pathologie expérimentale.....	GARNIER.
Bactériologie.....	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale.....	GATELLIER.
Histologie.....	GIROUD.
Pathologie médicale.....	HARVIER.
Anatomie.....	HOVELACQUE.
Pathologie médicale.....	HUTINEL.
Hygiène.....	JOANNON.
Chimie biologique.....	LABBÉ HENRI.
Parasitologie.....	LAROCHE GUY.
Oto-rhino-laryngologie.....	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique.....	LEROUX.
Pathologie chirurgicale.....	LEVEUF.
Pathologie médicale.....	LIAN.
Pharmacologie.....	MERCIER FERNAND.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Pathologie médicale.....	MOREAU.
Pathologie chirurgicale.....	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale.....	MOURE.
Histologie.....	MULON.
Anatomie Pathologique.....	OBERLING.
Anatomie.....	OLIVIER.
Médecine légale.....	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique.....	PORTES.
Pathologie chirurgicale.....	QUENU.
Physiologie.....	RICHET Fils.
Dermatologie et syphiligraphie.....	SEZARY.
Pathologie médicale.....	VALLERY-RADOT.
	(Pasteur)
Obstétrique.....	VAUDESCAL
Ophtalmologie.....	VELTER.
Histologie.....	VERNE.
Obstétrique.....	VIGNES.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pharmacologie	BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT.
	LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Physique	ZIMMERN.
Obstétrique	DEMELIN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale.....	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale.....	AUVRAY.
Clinique chirurgicale.....	CHEVASSU.
Clinique médicale.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Clinique obstétricale.....	LE LORIER.
Clinique médicale.....	LÉRI.
Clinique chirurgicale.....	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale.....	PROUST.
Clinique chirurgicale.....	SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.....	MAUCLAIRE, agrég.
Stomatologie	FREY.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique.....	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLE.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND'PÈRE,

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE,

A MA MÈRE,

A MES SCEUR ET FRÈRES,

A MON AMI VERGÉ-BRIAN,

A M. LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE,

*Médecin des Hôpitaux et de l'Asile Sainte-Anne,
Membre de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'honneur.*

En le remerciant de nous avoir
l'honneur d'accepter la présidence
de cette thèse.

A MON MAITRE ET AMI,

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ J. LEVY-VALENSI,

Médecin des Hôpitaux,

Qui nous a donné l'idée de ce travail, en témoignage de notre vive reconnaissance pour l'affectueuse sollicitude qu'il n'a cessé de nous prodiguer depuis le début de nos études.

A MON MAITRE,

M. LE PROFESSEUR F. RATHERY,

Médecin de l'Hôtel-Dieu.

A MON MAITRE,

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ FIESSINGER,

*Médecin des Hôpitaux
et de la Maison de Santé Municipale.*

A MON MAITRE,

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ METZGER,

Accoucheur de l'Hôpital Bretonneau.

A MON MAITRE ET AMI,

M. LE DOCTEUR LE MIÈRE,

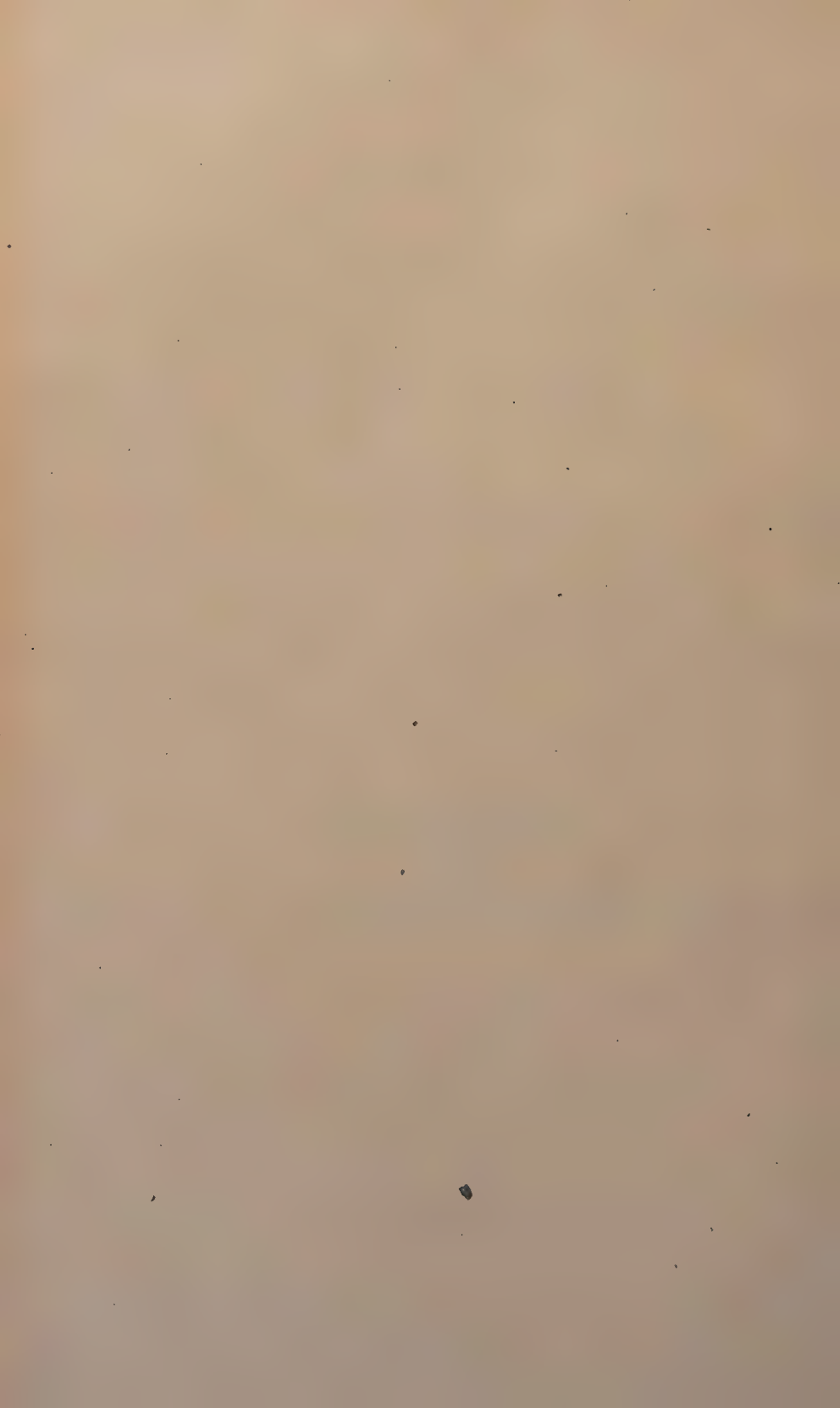
*Médecin-Inspecteur des Ecoles,
Médecin de l'Ecole Supérieure de Commerce.*

A MES MAITRES

MM. LE PROFESSEUR LEJARS,

LE DOCTEUR LESAGE,

LE DOCTEUR AMEUILLE.



L'ATTENTAT DU 5 JANVIER 1757

Le 5 janvier 1757, la famille royale était à Versailles. Madame Adélaïde était un peu enrhumée, et comme il faisait très froid, elle était obligée de garder la chambre.

Le soir, vers 5 heures, le roi venant du Petit-Trianon, se rendit au château pour prendre des nouvelles de sa fille. Il y resta peu de temps. C'était la veille de l'épiphanie et Louis XV devait retourner à Trianon pour aller tirer les rois.

Vers 5 h. 3/4, il descendit de ses appartements par le petit escalier, entouré de ses courtisans. Au moment de monter en carrosse, dans la cour de Marbre du château, un individu, vêtu d'un grand chapeau noir et d'une redingote brune, se précipita sur lui.

« Voilà un ivrogne qu'il faut arrêter », cria le duc d'Ayen qui l'avait vu passer près de lui.

« Mais cet ivrogne m'a donné un furieux coup de poing ! » répartit le roi en se retournant.

Instinctivement, il porta la main à son côté et la retira ensanglantée.

« Je suis blessé », dit-il, et, désignant le crimi-

nel : « C'est cet homme qui a fait le coup, qu'on l'arrête et surtout qu'on ne lui fasse point de mal ».

Le duc d'Ayen releva la basque de l'habit de Sa Majesté, sa chemise était pleine de sang. On arrêta le criminel tandis que le roi regagnait rapidement ses appartements.

Tout en montant, il fit cette réflexion : « Eh ! pourquoi veut-on me tuer ? Je n'ai fait de mal à personne. » Il gagna sa chambre et se jeta sur son lit. Ses courtisans l'aidèrent à se déshabiller pendant qu'on courait chercher un chirurgien.

Le premier arrivé fut M. Hérin, premier chirurgien de la dauphine puis survinrent, Messire Jean Senac, le premier médecin de Sa Majesté, et M. de La Martinière, son premier chirurgien. On fit venir le sieur Moreau, de l'Hôtel-Dieu, réputé très habile pour les coups de couteau et d'épée.

Les praticiens examinèrent la blessure et la sondèrent. Un seul coup avait été porté. La plaie se trouvait à la partie latérale, inférieure et postérieure de la poitrine du côté droit, entre la 4^e et la 5^e côte, pénétrant obliquement de bas en haut à une profondeur de 4 travers de doigt environ. Elle paraissait faite avec un instrument piquant et tranchant. Aucun organe essentiel n'était atteint. Un appareil fut appliqué et le roi fut saigné sur le champ. Une deuxième saignée fut pratiquée à 10 heures du soir.

Sa Majesté avait demandé un confesseur. Le

Père Desmaretz, jésuite, son confesseur habituel, fut mandé en hâte à Paris. En attendant son arrivée on fit venir un prêtre du Grand-Commun (1).

Toute la famille royale était accourue au chevet du blessé avec un grand nombre de courtisans. Tout le monde pleurait. Le roi se croyant en danger de mort, dit les choses les plus touchantes à la reine. Il nomma Mgr le Dauphin lieutenant général et ordonna de prendre ses ordres en toutes choses. Il lui fit une harangue comme s'il devait lui remettre les rênes de l'Empire et termina par cette phrase : « Mon fils, je vous laisse un royaume bien troublé, je souhaite que vous gouverniez mieux que moi ».

Pendant que cette scène se passait dans la chambre du roi, une autre se déroulait dans le Salon des Gardes. On y avait amené le criminel et commencé à l'interroger. Il avait déclaré s'appeler Damiens, natif d'Arras et âgé de 40 ans. Sur lui, on avait trouvé un couteau à deux lames d'inégales longueurs. La plus petite, longue de quatre pouces et large de cinq à six lignes correspondait exactement à la forme et aux dimensions de la blessure.

Le criminel avoua sans peine qu'il avait frappé avec cette lame. On redoutait qu'elle fût empoisonnée. Malgré les affirmations contraires de l'as-

(1) Ensemble des officiers s'occupant de la nourriture des autres officiers de la Cour.

sassin, on l'essaya sur un chien et le roit prit un contre-poison.

Au dehors du château la nouvelle s'était répandue rapidement. On l'apprit trois heures après à Paris. En une demi-heure, elle s'était répandue dans toute la ville.

Tous les princes, seigneurs et grands du royaume se rendirent à Versailles. Le premier président, les présidents à mortiers et d'autres membres du Parlement y furent à onze heures du soir.

Mgr le Dauphin tint conseil, une première fois à une heure du matin, une deuxième fois à sept heures. On redoutait que des troubles n'éclatassent dans le royaume. Des courriers furent dépêchés à tous les commandants de province, leur ordonnant de rejoindre leur poste « tant on craignait par le mécontentement des magistrats et la méchanceté des prêtres ».

Dans le public, la nouvelle de l'attentat fut accueillie différemment. « Les bons bourgeois témoignaient beaucoup de douleur, mais le bas peuple restait muet. »

Des placards et des libelles affreux furent affichés aux portes du Luxembourg, de l'Hôtel de Ville, aux carrefours même de Versailles. « On ne sait ce qui doit faire plus d'horreur, ou les énormes injures vomies contre un roi qui les mérite si peu ou l'esprit de fureur et de ligue qui paraît impatient de mettre en feu toute la France. »

Des hiéroglyphes furent envoyés chez les notaires à Paris, sur lesquels on voyait des poignards ou d'autres armes, des lys renversés et des couronnes brisées. Par contre, les protestants du Languedoc, les juifs portugais de Bordeaux et de Bayonne et beaucoup d'autres affirmèrent leur fidélité au roi et firent des prières pour son rétablissement. Certains écrits anonymes étaient flatteurs pour le roi.

« Sauve cette tête si chère,
Pour obtenir un si bon Père
Dont nous chérissons tous les lois,
Nous t'offrons mille et mille têtes,
Choisis, les victimes sont prêtes,
Mais rends-nous le meilleur des Rois. »

Sur un point, l'opinion publique fut unanime. Elle ne voulut voir dans Damiens qu'un instrument inconscient. On accusa les Anglais, le roi de Prusse, les parlementaires, les jansénistes et surtout les jésuites. Tous les motifs étaient bons pour les accuser.

Jean Chatel et Ravaillac n'avaient-ils pas été inspirés par eux ?

Le criminel avait été domestique dans leur collège pendant deux ans et avait, disait-on, communiqué chez les jésuites d'Arras aux dernières fêtes de Noël. L'Archevêque de Paris avait envoyé des ordres pour qu'on récitât des prières de 40 heures pour la guérison de Sa Majesté. Les jésuites, pour les annon-

cer, s'étaient servis d'un tableau déjà utilisé pour M. le Dauphin.

L'imprimeur avait laissé l'M et avait substitué Roi à Dauphin. On lisait : « pour M. le Roi ». Des gens firent cette remarque. Ils rassemblèrent du peuple à la porte du collège et firent entendre que cela voulait dire : « Prières pour massacrer le Roi. » On entra dans le collège pour demander des explications au recteur qui ne savait ce qu'on voulait dire. Les parents, dans la crainte que le peuple ne mit le feu, retirèrent plus de 200 pensionnaires.

Pendant le procès, on fit circuler trois petits ouvrages intitulés « Lettre d'un patriote », « Réflexions sur l'attentat commis contre la personne du Roi » et « Déclaration de guerre contre les auteurs de l'attentat commis sur la personne du Roi ». Le Parlement était accusé de mener deux instructions, l'une secrète et l'autre publique pour dissimuler les auteurs véritables de l'attentat.

L'existence des complices y était prouvée, du moins on le prétendait.

Damiens avait dit lui-même : « Qu'on prenne garde à M. le Dauphin, que ses complices étaient bien loin, que s'il les déclarait tout serait fini. »

Un garde du corps l'avait vu, avant l'attentat, dans la cour du château, causer avec un individu qui lui avait dit : « Eh bien ! » Il avait répondu : « Eh bien ! j'attends ». On avait trouvé des chevaux prêts à être montés à la grille du château de Ver-

sailles et deux hommes assassinés, témoins gênants qu'on avait voulu supprimer.

La femme d'un cordonnier, établi à Paris, avait écrit une lettre à son oncle, curé de Langest, en Picardie, le 31 décembre, où elle disait : « Le 6 janvier, je vous apprendrai une nouvelle qui vous étonnera bien. » Le jeudi 6, elle lui écrivit et lui apprit l'assassinat du roi. La poste avait ouvert les deux lettres. Le curé et sa nière furent arrêtés.

On rapportait encore bien d'autres faits et l'auteur concluait :

« Si la procédure se termine à punir l'assassin sans lui trouver de complices, on ne persuadera jamais au public, qu'un homme d'une condition servile, qu'un laquais, en un mot, se soit déterminé par malice propre, sans impression reçue d'ailleurs, sans intérêt d'aucun genre, sans aucune sorte de séduction, à enfoncer le poignard dans le sein d'un roi à qui il était inconnu et qui ne lui avait fait aucun mal. »

Les accusations portées contre le Parlement étaient cependant mal fondées. L'instruction avait été menée avec beaucoup de soins. On avait rien négligé pour découvrir les complices.

Le jour même de l'attentat on avait tourmenté le criminel pour les lui faire avouer. Puis on s'était efforcé de reconstituer heure par heure son emploi du temps. Une enquête avait été faite pour retracer sa vie.

De nombreuses personnes avaient été arrêtées, un grand nombre de témoins entendus tant à Paris qu'en province et notamment à Arras.

Plusieurs affaires avaient retenu l'attention des magistrats qui les avaient instruites parallèlement au procès.

Damiens avait été interrogé un grand nombre de fois. Il avait bien déclaré à plusieurs reprises qu'il avait des complices, mais ces affirmations avaient eu pour but d'obtenir sa grâce.

Contrairement à l'usage, on lui avait donné un confesseur plusieurs jours avant sa condamnation, pour essayer de le convaincre sur la nécessité de dénoncer ses complices pour le repos de son âme. Damiens soutint avec persévérance qu'il n'y avait ni complot, ni complices. Il l'affirma une dernière fois avant de monter sur l'échafaud.

Après deux mois et demi, l'instruction n'avait donc pas avancé d'un pas dans la recherche des instigateurs du crime.

Damiens était-il vraiment un instrument au service d'un parti? N'était-ce pas plutôt un de « ces solitaires dont la mentalité faite d'exaltation et de vanité mystiques explique leur secrète manière de concevoir leur crime. »

C'est ce que nous allons nous efforcer d'établir. Pour cela nous allons suivre la vie du criminel depuis sa naissance après avoir montré ce qu'était sa famille.

LA FAMILLE DE DAMIENS

De la famille de Damiens nous n'avons que peu de chose à dire.

Le père fut tout d'abord fermier à Orlaincourt dans le Pas-de-Calais, puis, ayant fait de mauvaises affaires, devint ouvrier de culture au hameau de la Tieuloy et ensuite portier à la Prévôté d'Arcq.

La mère mourut jeune en laissant dix enfants. Quatre seulement étaient encore vivants en 1757.

L'aîné, Antoine-Joseph, peigneur de laine à Saint-Omer, avait la réputation d'un homme de piété.

Robert-François, le second, était le criminel.

Un autre frère, Jacques-Louis, domestique à Paris, servait depuis dix ans M. Aubin, conseiller au Parlement, qui en était très satisfait.

Enfin, une sœur, Marie-Catherine, veuve d'un charpentier, habitait Saint-Omer.

Tous, en dehors de Robert-François, ont laissé une réputation irréprochable.

LA VIE AGITÉE DE DAMIENS

Robert-François Damiens, naît au hameau de la Tieuloy, à 6 kilomètres de Saint-Pol, dans le Pas-de-Calais, le 9 janvier 1715. Il passe les premières années de sa vie à la campagne et vers l'âge de 13 ans, travaille avec son père à des travaux de ferme. Ce dernier nous assure : « Qu'il s'est fort bien comporté dans sa jeunesse et ne lui a pas remarqué de défauts. » Mais nous apprenons par le témoignage de trois notables du pays, le sieur Petit, patron de la ferme; Robert Riquebourg, lieutenant audit lieu et Michel Cuvillier, son parrain, que sa jeunesse fut particulièrement difficile.

« Il était incorrigible, même son père pour le punir, l'a quelquefois pendu par les pieds, on le nommait Robert le Diable. »

Quelques années plus tard, après la mort de sa mère, on le confie à son grand'oncle maternel, Jacques-Louis Guillemant, cabaretier à Béthune, qui lui fait apprendre à lire et à écrire. Il a même l'intention de lui faire poursuivre ses études, mais connaissant son esprit indiscipliné, il ne le fait entrer

dans aucun collège et lui donne un maître particulier. Cette précaution est inutile, car il refuse d'apprendre.

Il faut se résoudre à lui donner une profession manuelle. Damiens entre, comme apprenti, chez un serrurier nommé Beauvente, à Béthune, mais la tutelle de son oncle ne lui plaît pas et pour s'y soustraire va travailler à Arras où il essaie d'apprendre plusieurs métiers; il est successivement garçon coiffeur, puis apprenti cuisinier à l'abbaye de Saint-Vast.

Ces changements répétés ne paraissent pas satisfaire son désir de se déplacer; bientôt par « légèreté et envie de voir le pays », il signe un engagement. Malheureusement, son impatience à fuir toute autorité et toute discipline est telle qu'il déserte au bout de quelques mois. C'est son oncle Guillemant qui a la bonté de lui procurer son congé pour 400 livres.

Après cette aventure, Damiens est toujours aussi *instable*.

En 1733, une armée est envoyée sur le Rhin pour combattre l'empereur d'Autriche, Charles VI, qui s'oppose avec son allié le tsar de Russie, à ce que Stanislas Leczinski, devienne roi de Pologne. Un officier propose à Damiens de l'emmener en qualité de domestique, celui-ci accepte avec empressement et part pour l'Allemagne.

Il suit la campagne jusqu'au siège de Philippsbourg, petite ville du duché de Bade, où il tombe

malade et est contraint de revenir à Paris avec la fièvre. Il y retrouve un parent éloigné nommé Neveu, qui exerce la profession de maître d'hôtel au collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites et sur sa recommandation entre dans cet établissement.

Damiens sert au réfectoire et s'occupe de quelques chambres particulières. Il se fait aussitôt remarquer par ses manières bizarres. « Il était taciturne en dedans, tout le monde le fuyait, on ne pouvait lui arracher une parole et quand il parlait, il n'achevait souvent qu'en marmotant tout bas et il paraissait parler intérieurement. »

Une physionomie peu sympathique achève de faire le vide autour de lui. « Grand de cinq pieds cinq pouces au moins, il avait le visage long, les yeux enfoncés, le nez aquilin, les cheveux bruns et épais, le teint vif en couleur, la peau assez blâche, la parole embarrassée. »

On ne lui connaît pas d'amis, Saint-Julien lui-même, un autre domestique avec lequel il eût quelques rapports, affirme « qu'il n'a eu aucune liaison particulière avec lui et qu'il ne l'a fréquenté que par occasion ».

A cet isolément et à ce mutisme, indices de sa méfiance, s'ajoute un fonds d'orgueil.

Il supporte difficilement la contradiction et s'emporte dès qu'on lui tient tête. Il avait un caractère « fort prompt ».

Cette surestimation de sa valeur personnelle

fausse son jugement, il refuse d'être la victime de sanctions qu'il croit injustes, si bien qu'il est renvoyé du collège Louis-le-Grand pour avoir refusé de se soumettre à une punition qu'il s'était attirée.

En 1738, Damiens épouse Elisabeth Molérienne, domestique chez Mme de Crussol.

Marié, il se montre *insociable*. Il maltraite sa femme avec laquelle il est « brutal comme un cheval ».

Egoïste, il ne veut pas subvenir à ses dépenses. Quand, par hasard, il lui donne un peu d'argent, « il lui jette comme à un chien ».

Méfiant, il lui dissimule les noms des maîtres chez lesquels il sert.

D'ailleurs, il se donne comme garçon pour entrer dans les maisons et s'absente parfois plusieurs années pour accompagner ses maîtres dans leurs déplacements. Finalement, ne pouvant vivre en bonne intelligence avec sa femme, il l'abandonne, malgré la naissance d'une fille qui, plus tard, gagnera sa vie à « enluminer » des images.

A un moment donné, il a une liaison avec une demoiselle Manon et vit en concubinage chez une dame Barré, dont elle est la femme de chambre.

Inadaptable, il ne cesse de changer de maîtres. Après son renvoi du collège des Jésuites, Damiens entre chez le sieur Colabeau, y reste onze mois, puis sollicite et obtient du père Principal, l'autorisation de reprendre son poste à Louis-le-Grand. Dix-huit mois plus tard on le remercie à cause des imperti-

nences qu'il disait contre les jésuites; toutefois il reste encore trois mois au service de deux élèves et les quitte parce qu'il ne pouvait s'entendre avec leur précepteur.

Il sert successivement, le comte de Bouville, pendant 26 mois, puis plusieurs conseillers au Parlement, dont MM. Boulanger et Séguier, ensuite M. Dumetz de Ferrières, maître d'hôtel, pendant moins d'un an. Enfin, le comte de Remond qu'il accompagne en Bavière durant quinze mois.

Nous ne savons que peu de chose sur son séjour dans ses différentes places. Le comte de Maridor, dont il fut le domestique pendant deux ans, nous apprend « qu'il servait bien et avait de l'esprit, mais il buvait quelquefois et avait le vin querelleur. Son caractère lui a paru difficile à définir, n'étant point stable, hors sur un point qui était de mettre la police partout et de tenir des propos menaçants contre ceux qui lui feraient des injustices ou qu'il jugerait telles ». Chez ce *paralogique*, l'autocritique est supprimée, il s'estime injustement traité et se croit l'objet de persécutions. Il est renvoyé pour une querelle de domestique en septembre 1750.

En 1753, M. de Bèze de Lys, conseiller au Parlement, le prend à son service. Après un court séjour, Damiens part pour une « yivacité dont il était souvent susceptible ». Il ne fait que passer chez M. Dupré de la Grange, autre conseiller au Parlement, ainsi que chez Mme la Maréchale de Montmo-

rency, où il ne reste que sept mois et revient chez M. de Bèze de Lys.

Les luttes religieuses et politiques sont alors très violentes.

Le gouvernement a accepté comme loi d'Etat, la fameuse bulle Unigenitus, lancée par le pape Clément XI en 1713, et qui condamne les 101 propositions extraites d'un livre du Père Quesnel, prêtre de l'Oratoire et janséniste.

Les jansénistes repoussent la bulle. Ils sont soutenus par les parlementaires animés d'un esprit très gallican, autrement dit peu favorable à l'Eglise de Rome, dans les questions de discipline. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, soutient avec fermeté l'autorité de la bulle Unigenitus, combat les jansénistes, résiste courageusement aux volontés de la Cour et aux prétentions du Parlement.

Damiens suit ces luttes avec passion. Il a servi de nombreux conseillers au Parlement et ne cache pas qu'il leur est très attaché.

Il a quitté le service de l'abbé Delaunay, docteur en Sorbonne, parce qu'on y tenait des propos qui ne lui plaisaient pas et notamment pour avoir entendu dire au cours d'un dîner « que les gens du Parlement étaient les plus grands marautes et les plus grands coquins du monde, à cause des poursuites violentes qu'on faisait contre les ecclésiastiques ».

En 1752, l'Archevêque de Paris défend par un mandement, aux prêtres de son diocèse, d'adminis-

trer la communion à quiconque ne serait pas muni d'un billet de confession attestant qu'il aurait reconnu la bulle. Les sacrements sont refusés en raison de ce mandement à un conseiller du Châtelet et à des religieuses de Sainte-Agathe.

Le Parlement fait brûler par la main du bourreau les mandements des évêques qui excommunient les non-adhérents à la bulle. Il ordonne la saisie du temporel de l'Archevêque de Paris et envoie des recors de justice forcer les prêtres au nom de la loi à administrer la communion aux malades.

Les premiers refus de sacrements soulèvent la colère de Damiens qui profère des paroles d'une grande animosité contre les ecclésiastiques et principalement contre l'Archevêque de Paris : « Il se faisait fort, si le Parlement voulait lui donner main-levée, ainsi qu'à plusieurs de ses camarades, de prendre M. l'Archevêque et de l'amener. »

L'année suivante, Damiens accompagne M. de Bèze de Lys à Versailles, où le Parlement est obligé de se rendre. Il s'irrite parce qu'il entend dire : « Voilà les singes qui arrivent. » Un autre jour, il est indigné parce que le roi les fait attendre pendant plus de quatre heures.

L'esprit d'opposition du Parlement ne se manifeste pas seulement contre les prétentions ultramontaines des jésuites, mais également contre la Cour et les impôts croissants. Il fait des remontrances et refuse d'enregistrer les édits. Le roi doit tenir

des Lits de Justice pour ordonner l'enregistrement.

Le 5 mai 1753, Louis XV refuse d'écouter les remontrances. Les magistrats décident que les Chambres demeureront assemblées, tout service cessant jusqu'à ce qu'il ait plu au roi d'écouter favorablement les remontrances (158 magistrats sont unanimes pour cesser toutes fonctions pour les affaires publiques).

Le roi adresse à son Parlement des lettres de jussion portant injonction de reprendre les fonctions. L'assemblée persévère dans son arrêté. « Elle ne pouvait obtempérer aux dites lettres sans manquer à son devoir et trahir ses serments. »

La nouvelle se répand dans le public qui afflue dans la grande salle du Palais. Quand les présidents sortent, on a peine à leur frayer un passage et on crie : « Vive le Parlement ! »

Le 9 mai, les magistrats sont exilés, la plupart dans des villes de province.

Quatre sont sévèrement punis. On leur donne un quart d'heure pour s'habiller, dire adieu à leur femme et donner leurs ordres dans leur maison.

Des carosses à 6 chevaux les conduisent comme prisonniers d'Etat dans des forteresses. M. Frémont de Mazy à l'île Sainte-Marguerite. M. Gautier de Bésigny à la tour de Ham, en Picardie. M. l'abbé Chauvelin au Mont Saint-Michel. M. de Bèze de Lys à Pierre-en-Cice, forteresse de Lyon.

Damiens assiste au départ de son maître. Sa colère

est portée à son comble et dès ce moment il a l'idée d'assassiner le roi.

Le 1^{er} octobre suivant, il passe au service du sieur de la Bourdonnaye. Les affaires du Parlement restent l'objet de ses plus vives préoccupations.

Si l'on parle de nouvelles à table, Damiens paraît instruit de l'heure où commencent et finissent les assemblées du Parlement et passe dans la maison pour le premier novelliste du quartier.

Damiens va presque tous les jours sur la terrasse du Luxembourg pour demander des nouvelles ou en dire.

Il passe des nuits dans les salles du Palais à attendre la fin des délibérations qui s'y font et part furieux du peu d'égards que le roi a pour les représentations du Parlement.

On apprend que des prêtres refusent d'administrer des sacrements. Partout on entend parler de la misère du peuple qu'on accable d'impôts.

Damiens en rend responsable le roi, qui ne tient pas compte des remontrances et ne soutient pas le Parlement contre les ecclésiastiques.

Tout contribue à renforcer son opinion et à donner plus de force à son idée qui, de jour en jour, devient plus *obsédante*. Elle influe sur son humeur. Son caractère, déjà si ombrageux, devient de plus en plus difficile.

Au début de l'année 1756, il sert Mme de Saint-Rheuse, qui lui trouve « une physionomie sinistre et même il lui paraît fou. On lui donne le choix

entre plusieurs chambres bien fermées et choisit un galetas dans le grenier de la maison, dans lequel il neige et il pleut. Il n'a aucune suite dans ses raisonnements. Il se regarde dans les glaces de l'appartement et il parle tout seul. »

Il ne peut s'entendre avec la femme de chambre et menace publiquement de l'assassiner. Celle-ci lui prédit qu'il sera « rompu vif ». « Il avait, dit un témoin, un service vif, pétulant, à pouvoir juger de lui comme d'un crâne (*sic*), l'ayant rencontré nombre de fois dans les rues, gesticulant, parlant seul et même si haut qu'on aurait pour ainsi dire, pu entendre ce qu'il disait. »

Il effraie tellement sa patronne qu'elle le renvoie et Damiens devenu *persécuteur*, jette à plusieurs reprises des pierres dans les carreaux du cabinet de toilette de Mme de Sainte-Rheuse et brise une glace de son carrosse.

Damiens continue ses pérégrinations. Les changements deviennent de plus en plus fréquents. Il ne peut s'entendre avec personne. Susceptible, il s'en va « à propos de rien, quelquefois sans demander ses gages ».

Vaniteux, il n'admet pas les reproches et veut être mieux mis que les autres, pour cela il commet des indécrotesses. On le soupçonne d'avoir dérobé 40 louis d'or chez le sieur de la Bourdonnaye et on l'a renvoyé de chez le sieur Lepaige parce qu'on l'a surpris la main dans un sac rempli d'argent. Peu à peu, la vie lui devient de plus en plus difficile. Il

est obligé de cacher son nom pour qu'on accepte ses services sans pouvoir néanmoins rester longtemps dans les mêmes places.

A cette situation difficile s'ajoute une *obsession* qui lui est de plus en plus pénible. L'idée d'assassiner le roi s'impose à son esprit avec de plus en plus de force. Il dira plus tard : « J'aurais voulu que cette idée m'évade de la tête et j'ai fait des voyages dans cette intention. » Une autre raison le pousse à partir ; il est en procès avec sa famille à propos de biens qui doivent lui revenir en Artois.

Si bien que le 6 juillet 1756, deux jours après son arrivée chez le sieur Michel, il ne peut résister à la tentation de s'emparer d'une grosse somme d'argent avec laquelle il disparaît.

Après son vol, Damiens prend un fiacre jusqu'à Bondy, empreinte la poste et arrive à Arras le même jour. Il descend à l'auberge des Rosettes sur la Grande Place et après avoir rendu visite à Réant, son parent, prend un cheval de louage pour se rendre à Hermanville, chez une de ses tantes. Il veut donner un écu aux pauvres, en présence de Réant, en montrant ostensiblement sa bourse bien garnie.

Chez sa tante, il discute de son procès et faute de place couche chez son cousin Lefebvre. Il parle des affaires du temps et se montre « fort attaché au Parlement ».

D'Hermauville, il va au village de Manin voir deux tantes maternelles, y dispute ses intérêts sans arriver à un accord.

Damiens se rend alors à Arras, chez le notaire pour faire une requête contre ses parents.

Ensuite, il passe à Béthune, y voit une belle-fille de son grand-oncle Guillemant et lui dit : « toutes sortes de fanfaronnades et qu'il lui fera bien perdre son procès ».

De Béthune, il gagne Saint-Omer et va voir son frère, Antoine-Joseph. Il ne l'a pas vu depuis 25 ans. Il se montre très large et lui dit de prendre « hardiment » l'argent qu'il lui donne, car son frère hésite à prendre cette somme dont il ignore la provenance.

Damiens tient à paraître généreux. Il achète pour son frère, 292 livres de laine et l'engage à prendre un métier où il travaillera pour son compte.

Il voyait pour la première fois sa sœur Cathérine. Il lui donne 54 livres pour augmenter son ordinaire.

Ses prodigalités continuent, il achète deux couteaux de corne noirâtre, en donne à un à son frère avec six couteaux de table : « Tu n'as rien, je veux te nipper », et il lui achète encore 15 livres de faïence.

« A quoi bon tout cela à de pauvres gens ? » lui dit son frère. Il le regarde « d'un très mauvais regard de côté parce qu'il est blessé dans sa vanité ».

Quelques jours après, il offre encore un matelas, un traversin et une robe à sa nièce âgée de 15 ans.

Le dimanche, il accompagne sa famille à la messe, mais il pétille de sortir de l'église et se moque de leur dévotion. Il raconte, au cours d'une promenade,

que plusieurs refus de sacrements ont eu lieu à Paris. « Si le roi faisait bien il ferait pendre quelques ecclésiastiques pour en imposer aux autres. »

Cette nouvelle vie plaît à Damiens, il est libre, vit en vagabond, sa vanité est satisfaite puisqu'il paraît riche.

Malheureusement, le vol a été découvert. Le frère de Paris envoie une lettre à sa famille pour lui apprendre la vérité.

Le lendemain, Antoine-Joseph annonce à son frère, qu'il sait d'où vient l'argent, sans lui dire de quelle façon parce qu'on craint « qu'il ne fasse un mauvais coup contre son frère de Paris ».

A cette nouvelle, Damiens est d'abord profondément déprimé, puis son esprit vindicatif reprend le dessus. Il entre en fureur et se défend en disant que la somme indiquée est trop forte.

Cependant, son dépit est si marqué qu'il essaie de se suicider en absorbant de l'arsenic. Le médecin lui trouva « le pouls embarrassé, et irrégulier, les yeux fort égarés, l'air taciturne, ne parlant que par monosyllabes; n'ayant pu vérifier s'il avait pris du poison, il ne lui ordonna qu'une grande quantité d'eau tiède pendant sa maladie qui dura 4 ou 5 jours ».

Pendant ce temps, « il pleurait quelquefois, il ne craignait pas la mort, mais le déshonneur de sa famille ». Aussitôt rétabli, sa famille essaie de le ramener à de bons sentiments, l'engage à restituer la somme volée et à se faire admettre dans une mai-

son de force à Saint-Venant. Mais Robert-François est irrésolu. Il accepte, puis il ne veut plus. En dedans de lui-même se livre une lutte pénible. Il est repris de ce besoin irrésistible de se déplacer.

Il part pour Dunkerque accompagné de son frère et de sa sœur qui croient que son intention était de se jeter dans la mer.

« Il paraissait triste et rêveur, faisait des grimaces et grinçait des dents, comme un homme qui serait fort en colère, néanmoins sans rien dire. »

Craignant d'être arrêté, il gagne Poperinghe. Il s'y révèle « inquiet et fort agité, se plaint beaucoup de ne pas dormir et achète des drogues pour cela ».

Il partage sa chambre, à un moment donné, avec un nommé Playoult. Une nuit, Damiens se lève, à une heure du matin, en chemise et sans soulier et descend dans la cave, d'où on le ramène dans sa chambre, tandis qu'il gesticule. « Il parlait jour et nuit seul. »

Et toujours la même idée obsédante lui revient à l'esprit : « Si je retourne en France, oui, j'y retournerai, dit-il, et si je meurs, le plus grand de la terre mourra aussi, et vous en entendrez parler. »

Damiens passe par des périodes de dépression. Il se fait saigner et laisse couler son sang pour se détruire. Il écrit à son frère de venir le trouver parce qu'il se trouve dans une « grande désolation ». « Il est touché de repentir et pleure beaucoup en lisant une lettre de son frère Louis disant que sa femme est allée se jeter aux pieds son maître volé. »

Mais si on lui propose de venir travailler la terre, sa vanité l'en empêche.

Le 10 septembre, il est obligé de fuir de Poperinghe et arrive le 12 à Saint-Omer. Il réclame à sa sœur 14 louis, et 100 écus à son frère, en prétendant qu'il leur avait confiés, ce qui prouve combien sa générosité dissimulait d'orgueil et de vanité.

Il se cache dans les villages aux environs de Saint-Omer. Il est plus taciturne que jamais, « c'est un caractère qui ne s'ouvre à personne ». Il passe son temps à jouer et à dormir et vit aux dépens de sa famille. De temps à autre il parle des affaires du temps et paraît toujours « n'être pas pour les ecclésiastiques et plutôt porter pour le Parlement. Il parle seul et si on lui demande ce qui le préoccupe, répond : « Oh ! j'ai des idées dans la tête. » La femme d'un de ses cousins est si effrayée de son air qu'elle se fait saigner.

Au début de 1756, il termine son procès par une transaction dont il est très mécontent, il prétend « avoir été trompé et qu'on s'en repentira ».

Le 20 décembre, il loge chez l'aubergiste Saguet, paraît de plus en plus préoccupé et se fait saigner parce qu'il ne dormait pas depuis quatre jours. Il dit au chirurgien de faire l'ouverture plus grande pour que le « mauvais sang sortit ».

Très agité, il demande quelque chose pour le faire dormir, on lui donne trois grains d'opium qui ne font pas d'effet et on lui fait prendre du thé de pavot.

Il part alors pour un voyage de deux jours, à pied, et revient le troisième jour payer le chirurgien.

*
**

Pendant ce temps, à Paris, le Parlement lutte contre l'archevêque de Paris et les évêques.

Les hauts dignitaires de l'Eglise sont intransigeants contre ceux qui n'acceptent pas la bulle Unigenitus. Ils ordonnent des refus de sacrements, prononcent des excommunications. Le Parlement riposte en faisant arrêter ses adversaires et brûler leurs mandements par la main du bourreau.

Le 18 novembre, arrive un bref du Pape, qui tout en adoucissant la bulle Unigenitus et les rigueurs du clergé français, les autorisait pourtant.

Le 8 décembre, le Parlement le supprime.

Le 14 décembre, le roi tient un lit de justice pour faire enregistrer :

1. Une transcription modifiée du bref du pape touchant la bulle Unigenitus.

2. La suppression de 60 charges au Parlement.

3. Une ordonnance pour la discipline du Parlement.

Le 15 décembre, la plupart des membres de la Grand' Chambre donnent leur démission.

Damiens apprend ces nouvelles et vers le 23 décembre dit à Nicolas Breuvart : « Tout est perdu, voilà le royaume culbuté, pour moi, je suis perdu »

à tout jamais, voilà une mauvaise affaire que j'ai sur mon compte et on parlera de moi. »

A partir de ce moment, sa décision semble définitivement prise et il affirme que bien « qu'il eût une mauvaise affaire sur les bras à Paris, il fallait absolument qu'il y retournât ».

On l'entend parler seul et dire : « Voilà ma pauvre femme perdue, ma pauvre fille est f... »

Le 25 décembre, il va loger à l'Ecu de France, d'où partent les carrosses. Damiens hésite pendant trois jours. Il couche à l'auberge jusqu'au 28, se lève tard, est taciturne, ne sort que pour boire à l'estaminet, sans parler, le 27 il se lève si tard qu'il manque la messe.

Enfin, le 28, il se fait inscrire pour partir à Paris, sous le nom de Breuvart. Il n'a pas de paquet et voyage avec trois personnes.

Tout le long du trajet, ceux qui sont avec lui remarquent ses yeux égarés et son air taciturne.

Dans la voiture, il ferme les yeux et fait semblant de dormir. Quand on le réveille, il referme aussitôt les yeux et se tourne de l'autre côté.

En cours de route, en passant à Roye, il se fait lire les nouvelles de la Gazette.

Le 31 décembre, les voyageurs arrivent à Paris à la Porte Saint-Martin. Damiens se fait conduire en fiacre dans un cabaret de la rue Beaubourg et fait demander son frère.

Robert-François explique qu'il est revenu à cause de la démission du Parlement et demande l'adresse

de sa femme. Il s'y rend, est introduit par la femme de chambre et reste trois jours à l'insu de la maîtresse de maison. Il ne sort que le soir, le 31 décembre et le 2 janvier. Le 3, il se décide à partir, sa femme et sa fille l'accompagnent jusqu'auprès de l'église Saint-Merri et il leur dit qu'il va retenir sa place pour partir le lendemain en Artois. En réalité son intention est tout autre. A 11 heures du soir, il arrive au bureau des voitures, demande une chaise et se fait conduire aussitôt à Versailles.

Au cocher, qui s'étonne de le voir partir à une heure si tardive, il raconte une histoire et dit qu'il se rend dans une île où il arrivera dans 24 heures.

A 11 heures 1/2 à Versailles, toutes les auberges sont fermées. Damiens en est réduit à passer la nuit au bureau des voitures, avec le portier. Il dort profondément jusqu'au lendemain matin sept heures.

Il se fait accompagner jusqu'à une auberge, demande un morceau de pain, une demie bouteille de vin et se couche jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Il sort sans déjeuner, se promène toute la journée dans les cours et le parc du château et dans la salle des marchands. Il va se chauffer dans un cabaret.

Damiens rentre à l'auberge à 11 heures 1/2 du soir et semble furieux.

Il demande un poulet, on ne peut lui donner qu'un morceau de mouton. Il s'emporte et crie : « Dans ce f... Versailles on ne peut y finir ses affaires. Voilà le roi qui va à Trianon jusqu'à samedi ! »

La femme de l'aubergiste est si effrayée de son air qu'elle le fait enfermer dans sa chambre, mais Damiens fait rouvrir la porte.

Le lendemain matin, à 8 heures, elle croit l'avoir entendu frapper, elle monte dans sa chambre. Damiens se plaint d'être incommodé et lui demande à être saigné. Elle croit qu'il badine et n'en fait rien.

A 10 heures, il sort de sa chambre, rencontre le garçon dans le corridor, lui remet sa clef sans rien dire et on ne le revoit plus de la journée.

*
**

Damiens est retourné dans la cour du château. Il se renseigne auprès des postillons et des gardes sur ce que fera le roi. A 5 heures, celui-ci est arrivé au château pour voir Mme Adélaïde, qui est un peu enrhumée, il doit retourner à Trianon dans la soirée pour tirer les rois. Damiens l'a vu et est toujours là. Entre 5 heures et 5 heures et demie, il est aperçu par une sentinelle, marchant de long en large sous l'arcade de la chapelle. Il a l'air inquiet. Un individu l'interpelle et lui dit : « Eh! bien. » Il lui répond : « Eh! bien j'attends. »

A 17 h. 45, le carrosse du roi vient se ranger près de l'escalier de la cour de Marbre du château. Les valets de pied et les gardes du corps forment la haie. Damiens se glisse vers l'arrière du carrosse avec la foule, attirée par l'arrivée des voitures. Il n'y a que deux flambeaux, l'obscurité le favorise, il s'approche près de l'un des petits valets de pied du roi qui

doit monter derrière le carrosse. Le roi venant de ses appartements, descend l'escalier. Il s'appuie de sa main droite sur le bras gauche de son premier écuyer, devant lui se trouve le marquis de Montmirail, derrière lui le duc d'Ayen et à sa gauche de Brionne, grand écuyer de France, un peu plus en arrière le dauphin.

Le roi descend la dernière marche de l'escalier et franchit l'espace qui le sépare du carrosse dont la porte est ouverte.

Damiens juge l'instant favorable, il saisit son couteau, se précipite en bousculant un garde du corps, arrive derrière le roi, pose la main gauche sur son épaule et frappe de l'autre main dans le côté droit.

Le geste a été si rapide que personne n'a vu porter le coup. Damiens a le temps d'essuyer et de refermer son couteau tout en reprenant la place qu'il vient de quitter, tandis qu'il regarde le roi fixement comme un homme « ivre furieux ». La violence du choc a été telle que le roi croit n'avoir reçu qu'un coup de poing. La lame a traversé les : « surtout, habit, veste et trois plis de chemise de Sa Majesté ».

Grâce à l'épaisseur des vêtements, la blessure est superficielle et la vie du roi n'est pas en danger.

L'ARRESTATION ET LE PROCÈS

Damiens n'a pas essayé de fuir. « Il savait qu'il ne pouvait faire son coup sans être arrêté », dirait-il à ses juges. Peut-être aussi la présence d'esprit lui fit-elle défaut? Il avait gardé son chapeau sur la tête, sur cet indice on l'arrêta. Il fut saisi et entraîné malgré sa résistance dans le salon des gardes.

On le fouille, on le déshabille. L'arme dont il s'est servi est retrouvée sur lui. C'est un couteau à ressort avec deux lames d'inégales longueurs, la plus petite en forme de canif est celle dont il a fait usage. Dans ses poches on découvre 37 louis d'or et un livre intitulé « Prières et instructions chrétiennes ». Ce livre lui avait été donné par son frère à Saint-Omer. On le presse de questions. Pourquoi a-t-il commis ce crime horrible? « Pour Dieu et pour le peuple. »

Il l'a fait dans l'intérêt de la justice. « Si l'on avait tranché la tête à cinq ou six évêques cela ne serait pas arrivé. »

Quels sont ses complices? Le duc de Richelieu lui promet sa grâce s'il les dénonce. « Je veux mourir

ainsi que Jésus-Christ dans les douleurs et les tourments » réplique-t-il.

Le garde des sceaux arrive et ordonne de lui brûler les jambes avec des pincettes rougies au feu.

Damiens se décide à dire : « Que M. le dauphin ne sorte point de la journée ; que ses complices sont bien loin, qu'on ne les trouvera plus. »

*
**

Du salon des gardes, Damiens est transporté dans la prison de Versailles. Il est obligé de garder le lit en raison de ses brûlures. Deux lieutenants de la Prévôté de l'Hôtel l'interrogent.

Il est venu à Versailles avec l'intention de tuer le roi, puis il se reprend aussitôt, « tuer c'était trop fort et s'il avait voulu le tuer il en était le maître ». Damiens est trop fier pour avouer son échec.

Quand on le questionne sur les raisons qui l'ont poussé à accomplir son geste, il répond : « la religion », puis il explique : il a conçu son projet depuis le temps des affaires de l'Archevêque et du Parlement, au moment des premiers refus de sacrements et de l'exil des magistrats.

Il n'aime pas les jésuites, il a vécu chez eux par politique, mais il hait leur façon de penser. Quant aux molinistes ils croient apparemment deux Dieux et professent une doctrine « fort relâchée qui souffre beaucoup de libertinage ».

C'est la considération des mauvais traitements

qu'on a fait subir aux meilleurs prêtres, ainsi que le triste état où le peuple est réduit qui l'ont déterminé à l'action qu'il a commise sur la personne du roi.

Son but est désintéressé. Il a agi pour le bien public. Il expose avec complaisance les mobiles de son crime. « Il a entendu dire que tout le peuple de Paris périt et que malgré toutes les représentations que le Parlement fait, le roi n'a voulu entendre à aucune. Il a été frappé des plaintes du peuple de Paris et des provinces qui périssent, il a entendu parler de cela depuis si longtemps à tout le monde et publiquement dans les rues de Paris, que croyant rendre un grand service à l'Etat, cela l'a déterminé au malheureux coup qu'il a fait. »

Après plusieurs jours de détention, Damiens ne semble plus considérer comme un honneur suprême de mourir dans les souffrances et même il cherche à obtenir sa grâce. « S'il plaisait au roi de lui accorder la vie, il s'expliquera plus clairement, quant à ses complices, il les dénoncera s'il a la vie sauve et n'est pas enchaîné. »

Il paraît dévoré de remords, « il ressent vivement l'énormité de son crime et s'en repent fort, mais il n'est plus temps ».

Un exempt de la prévôté, nommé Belot, cherche à tirer parti de ces bons sentiments. Il gagne la confiance de Damiens et lui fait écrire une lettre au roi.

« Sire,

« Je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher, mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, Vous et monsieur le Dauphin et quelques autres périront. Il serait fâcheux qu'un aussi bon prince, par la trop grande bonté qu'il a pour les ecclésiastiques, dont il accorde toute la confiance, ne soit pas sûr de sa vie; et si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de temps, il arrivera de très grands malheurs, votre royaume n'étant pas en sûreté. Par malheur pour Vous que vos sujets vous ont donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple d'ordonner qu'on leur donne les sacrements à l'article de la mort, les ayant refusé depuis votre lit de justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du prêtre qui s'est sauvé, je vous réitère que votre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très vrai, que je prends la liberté de vous informer par l'officier porteur de la présente, auquel j'ai mis toute ma confiance. L'Archevêque est la cause de tout le trouble par les sacrements qu'il a fait refuser. Après le crime cruel que je viens de commettre contre votre personne sacrée, l'aveu sincère que je prends la liberté de vous faire, me fait espérer la clémence des bontés de votre Majesté.

« Signé : DAMIENS. »

Il y joint un billet sur lequel sont indiqués les noms de sept conseillers au Parlement. Belot prétend qu'il les a désignés comme ses complices.

Le lendemain, à l'interrogatoire on demande à Damiens s'il en est bien ainsi. Il proteste avec véhémence, déclare qu'il n'a jamais voulu dire cela. Il biffe sa signature et dit qu'il ne signera plus rien tant il est fâché qu'on l'ait soupçonné d'une pareille action. Il revendique avec vigueur la responsabilité de son acte : « C'est lui seul qui a commis le crime, personne n'y a eu part, ce serait très mal à propos que l'on inquiéterait du monde. »

*
**

Le 15 janvier, le roi par ses lettres patentes renvoie l'instruction et le jugement du procès à la Grand'Chambre du Parlement.

Dans la nuit du 17 au 18 janvier, on transfère Damiens de la prison de Versailles à la Conciergerie du Palais à Paris. Des précautions extraordinaires sont prises. Six cents hommes au moins sont mobilisés. Pour donner le change à la curiosité du peuple qui l'attend du côté du Cours la Reine, on l'amène par Meudon, et il entre dans Paris par la barrière de Sèvres. Damiens est dans une gondole avec un lieutenant, deux exempts, deux gardes et le chirurgien de la prévôté de l'hôtel. On ordonne de fermer les fenêtres et il n'y a point de flambeaux.

A la Conciergerie, on le transporte dans une

espèce de hamac pour l'empêcher de se heurter contre les murs de l'escalier très étroit.

On l'installe dans la tour de Montgommery. Sa chambre est au premier étage, celle du rez-de-chaussée qui a abrité Ravaillac, est trop humide.

Cette pièce ronde, mesure 12 pieds dans tous les sens. Elle est éclairée par deux meurtrières ou fausses fenêtres de huit à neuf pouces de large sur trois pieds de haut. Ces ouvertures sont garnies d'une double grille et fermées par des châssis postiches de papier brûlé. La chambre ne possède pas de cheminée, on n'y fait pas de feu, mais elle est suffisamment chaude, grâce au poêle placé dans le corps de garde qui est au-dessous.

Des lumières brûlent continuellement dans la chambre du prisonnier.

Son lit est matelassé sur tout son pourtour.

Le criminel est attaché avec un assemblage de courroies. Elles lui maintiennent les épaules assujetties et de chaque côté du lit sont fixées à des anneaux scellés dans le plancher.

Deux courroies lui tiennent les bras, deux autres les cuisses, elles aboutissent à des anneaux semblables aux premiers. Un large tapis de peau est étendu sur les bras et les mains de l'accusé pour l'empêcher de se blesser.

Il est gardé à vue. Douze sergents sont entrés avant lui dans la tour et n'en sortiront qu'après lui, quatre restent dans sa chambre et huit autres dans la chambre qui est au-dessus.

Un cuisinier de la bouche du roi prépare les repas. Le sieur Foubert, fameux chirurgien du Parlement, en fait l'essai et couche dans la prison.

Toutes ces précautions sont prises parce que Damiens, un peu avant son arrivée, a tenté de se suicider en se tordant les parties génitales.

A l'extérieur, la surveillance n'est pas moins grande.

Au dehors de la Conciergerie, une palissade est placée en diagonale depuis l'escalier du mai jusqu'à l'autre escalier. On y a ménagé deux ouvertures. Au bout se trouve un corps de garde composé de cent hommes qui fournissent les sentinelles du dehors et la garde de l'intérieur. Cette garde est relevée tous les 24 heures. Des sentinelles sont placées sur l'escalier du mai et des patrouilles se font la nuit dans les cours et à l'extérieur du palais.

Dans la Conciergerie, des sentinelles sont réparties depuis l'entrée jusqu'à la cour où se trouve la tour de Montgommery. Il y en a également dans l'escalier de la tour de distance en distance.

*
**

Les commissaires viennent interroger Damiens longuement, toujours dans l'espoir de lui trouver des complices. Mais Damiens persiste dans ses affirmations : « Il n'a eu d'autre objet dans le malheureux coup qu'il a fait, que de contribuer aux peines et aux soins du Parlement qui soutient la religion

et l'Etat. Il a été extrêmement touché de voir le peuple de Paris vendre tout ce qu'il a pour pouvoir vivre et il en est de même dans la province d'Artois, où le peuple est tout à fait misérable, le roi en ayant tiré en dernier lieu onze cent et tant de mille livres. »

Il a voulu toucher le roi et le rendre plus disposé à écouter les remontrances, à faire justice et à ne plus écouter les mauvais consens de ses ministres.

Il a fait des voyages pour en perdre l'idée, mais il n'a jamais pu s'empêcher de revenir et croit que c'est un sort qu'on lui a jeté.

Le 21 mars, on accorde un confesseur à Damiens. Il l'avait réclamé dès le 29 janvier. Il affirme toujours son attachement à la religion. C'est pour la servir qu'il a commis son crime. Il fait une bonne action. Cependant, par moment, le doute se glisse dans son esprit : « Il a peut-être pensé faussement que la religion ne s'opposait pas à ce qu'il portât ses mains violentes sur son roi et il a pu se tromper en ce que c'est peut-être moins la faute du roi que de ses ministres. »

Pendant ses interrogatoires, Damiens conserve tout son sang-froid. Il prétend que son âme est en sûreté et ne semble avoir aucune appréhension du supplice.

Le 26 mars, Damiens paraît sur la sellette devant la Grand' Chambre. Il conserve toute son assurance et répond aux questions avec une présence d'esprit

et une résolution remarquables. Il se permet même quelques plaisanteries.

Sa condamnation est prononcée le même jour.

Arrêt contre Robert-François Damiens, par lequel il est déclaré dûment atteint et convaincu du crime de parricide par lui commis sur la personne du Roi.

« La Cour, les Princes et Pairs y séans faisant droit sur l'accusation contre Robert-François Damiens, déclare ledit Robert-François Damiens duement atteint et convaincu du crime de lèse-Majesté divine et humaine au premier chef, pour le très méchant, très abominable et très détestable parricide commis sur la personne du Roi; et pour réparation condamne ledit Damiens à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise de Paris, où il sera mené et conduit dans un tombereau, nud en chemise, tenant une torche de cire ardente du poids de deux livres; et là, à genoux, dire et déclarer que méchamment et proditoirement il a commis ledit très méchant, très abominable et très détestable parricide, et blessé le Roi d'un coup de couteau, dans le côté droit, dont il se repent et demande pardon à Dieu, au Roi et à la Justice; ce fait, mené et conduit dans ledit tombereau a la Place de Grève, et sur un échafaud qui y sera dressé, tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras de jambes, sa main droite tenant en icelle le couteau dont il a commis ledit parricide, brûlée de feu de soufre, et sur les endroits où il sera tenaillé, jeté du plomb fondu, de

l'huile bouillante, de la poix-résine brûlante, de la cire et soufre fondus ensemble, et ensuite son corps tiré et démembré à quatre chevaux et ses membres et corps consumés au feu, réduits en cendres, et ses cendres jetées au vent : déclare tous ses biens, meubles et immeubles en quelques lieux qu'ils soient situés, confisqués au Roi ; ordonne que la maison où il est né sera démolie, celui à qui elle appartient préalablement indemnisé, sans que sur le fonds de ladite maison puisse être fait autre bâtiment. Fait en Parlement, la Grand' Chambre assemblée, le vingt-six mars mil sept cent cinquante sept.

Signé: RICHARD.

Le 28 mars, à 8 heures du matin, on lit l'arrêt au condamné, puis on le transporte dans la chambre de la question, où il subit un dernier interrogatoire.

A genoux, la main mise sur l'évangile, il fait serment de dire la vérité.

Il accuse vivement l'Archevêque de Paris d'être responsable de son attentat. Il s'en repent beaucoup et espère que le bon Dieu lui pardonnera. Il n'a pas de complices.

On applique la question des brodequins (c'était des sortes de planchettes que l'on serrait avec des cordes autour des jambes, on enfonçait ensuite à la hauteur des genoux et des chevilles des coins que l'on chassait à coups de maillet).

Les cordes sont serrées avec plus de vigueur que jamais. Damiens paraît s'évanouir. Le médecin et

le chirurgien reconnaissent que l'évanouissement n'est pas réel. On donne un peu d'eau à boire au condamné qui veut qu'on y ajoute du vin en disant :
« Il faut ici de la force. »

On enfonce le premier coin. Damiens accuse un nommé Gautier de lui avoir fait concevoir son projet. Celui-ci lui aurait dit de nombreuses fois que si quelqu'un voulait frapper le roi cela arrangerait toutes les affaires et que ce serait une action méritoire.

Après le cinquième coin :

Il a crû faire une œuvre méritoire pour le ciel. Il a entendu des prêtres dans le palais qui le disaient.

Après le huitième et dernier coin. C'est la faiblesse de son esprit qui est cause de son crime.

La torture durant depuis une heure et demie, le médecin et le chirurgien avertissent qu'on ne peut continuer plus longtemps sans crainte d'accident. Damiens est placé sur un matelas. Sur sa demande, M. le curé de Saint-Paul vient s'entretenir avec lui près d'une heure.

Ensuite, un tombereau l'emmène à Notre-Dame pour y faire amende honorable. Pendant la cérémonie, Damiens paraît assez repentant.

De Notre-Dame on le conduit sur la place de Grève.

Des forces de police importantes sont réparties dans Paris. Les Gardes Françaises sur la rive gauche et les Suisses sur la rive droite. On en a

posté sur toutes les places. Les établissements des jésuites sont fortement gardés.

Une affluence considérable est sur le parcours du convoi. Sur la place de Grève, il y a du monde jusque sur les toits et même sur les cheminées.

Au milieu de la place se trouve « une table de bois très épaisse, plantée de six gros poteaux. Le criminel doit être couché sur cette table, et être attaché avec des plaques de fer qui lui passeront sur le ventre, sur l'estomac et entre les cuisses, de façon qu'il n'y aura que les quatre membres libres pour le jeu de l'écartelage et le tronc ne pourra être ébranlé.

Le tout est entouré d'une palissade avec une issue pour laisser passer le criminel et une communication avec l'Hôtel de Ville. »

Avant le supplice, Damiens demande à être entendu par MM. les Commissaires de la Cour. On le transporte à l'Hôtel de Ville dans une couverture.

Il demande pardon à M. l'Archevêque des paroles injurieuses qu'il a proférées contre lui.

Il déclare que sa femme et sa fille sont innocentes et les recommande à la charité de MM. les Commissaires.

Il affirme une dernière fois qu'il n'y a ni complot, ni complices.

Damiens est ensuite reconduit sur la place. On le fait attendre assez longtemps devant l'échafaud,

parce que l'exécuteur n'a pas préparé tout ce qu'il faut.

Damiens contemple avec fermeté l'affluence qui l'environne.

A cinq heures on le hisse sur l'échafaud, on le lie, des cercles de fer le contiennent au dessous des bras et au dessus des cuisses.

On commence par lui brûler la main droite, armée du couteau, avec un feu de soufre. La douleur lui fait posser un cri terrible puis il regarde sa main sans rien dire.

On tenaille les bras, les cuisses et les mammelles. A chaque tenaillement on l'entend hurler. Ses cris cessent aussitôt après.

Ensuite on jette sur chaque plaie, à l'exception des mamelles, l'huile, le plomb fondu et la poix-résine qui produisent le même effet que les supplices précédents.

Enfin on procède à la ligature des bras, des jambes et des cuisses pour opérer l'écartèlement. Cette préparation, très longue et très douloureuse, arrache de nouveaux cris au patient, qui se considère avec une curiosité singulière.

Les chevaux étant attachés les tirades sont réitérées pendant longtemps. Le patient pousse des cris affreux. L'extension des membres est incroyable mais le démembrement ne se produit pas. Le supplice durant depuis plus d'une heure, on demande aux commissaires l'autorisation de donner un coup de tranchoir aux articulations. Cette opération ter-

minée on fait tirer les chevaux. Une cuisse et un bras se détachent puis une autre cuisse. Damiens rend le dernier soupir tandis que le dernier bras cède à son tour.

Ensuite tout est jeté dans le feu et réduit en cendres.

ÉTUDE PSYCHO-PATHOLOGIQUE
ET
DÉDUCTIONS MÉDICO-LÉGALES

Dès sa plus tendre enfance Damiens se montre indocile et indiscipliné. Son père ne parvient pas à se faire obéir malgré de durs châtimens corporels. Son oncle, qui a pour lui beaucoup de sollicitude, n'obtient pas de meilleurs résultats. Cette tendance à fuir toute autorité, ce besoin d'indépendance dénotent déjà un fonds *d'orgueil*.

Plus tard, Damiens ne peut supporter la discipline militaire et, il déserte.

La *surestimation de sa valeur personnelle* l'empêche de supporter la contradiction, il est susceptible et ombrageux. Il a des querelles fréquentes avec les autres domestiques. Ses maîtres le renvoient à cause de son insolence.

Son désir de paraître, une certaine recherche dans sa tenue, son attitude vis-à-vis de sa famille sont des preuves évidentes de sa *vanité*.

Son *orgueil* est manifeste lorsqu'il entend faire parler de lui: « Si je meurs, le plus grand de la terre mourra aussi, et vous en entendrez parler ».

Enfin, après l'attentat, cet orgueil devient démesuré, à tel point qu'il arrive à se comparer à Jésus-Christ.

Damiens, taciturne dès sa jeunesse, reste constamment isolé, on ne lui connaît pas d'amis. Sa *suceptibilité ombrageuse*, sa tendance à dissimuler (il ne confie même pas à sa femme les noms des maîtres chez lesquels il sert) indiquent une profonde *méfiance*. A la fin de sa vie elle s'accroît tellement que Damiens ne cause plus à personne. Il fuit le monde le plus possible et quand il est avec les autres il n'ouvre pas la bouche. Toute son attention semble retenue par des rêveries intérieures.

Mais surtout Damiens est *inadaptable*. Tout jeune encore il essaie plusieurs métiers, *instable* il circule à travers la France et même à l'étranger. A Paris il fait « plus de 60 maîtres », susceptible « il les quitte à propos de rien, souvent sans demander ses gages ».

Cette *insociabilité* se manifeste également dans sa vie intime. Avec sa femme il est violent, égoïste et finit par l'abandonner.

En dernier, ne pouvant s'entendre avec personne, il en est réduit à vivre en vagabond dans le nord de la France.

Pendant toute sa vie Damiens se heurte à l'hostilité de ceux qui l'entourent.

Son orgueil et sa méfiance en sont les principales causes, mais l'absence d'autocritique lui fait croire qu'il est l'objet de *persécutions*.

Damiens est un percuté vindicatif, il fait des menaces et même il passe aux actes, c'est ainsi que nous l'avons vu jeter des pierres dans les vitres de M^{me} de Saintè-Rheuse.

Orgueil, méfiance, fausseté de jugement et inadaptabilité, en l'absence de troubles sensoriels et d'hallucinations, conduisent chez Damiens, au diagnostic de *paranoïa*.

Chez ce paranoïaque se sont développés des idées de persécution qui ont favorisé le développement d'un *délire de revendication altruiste*.

Une logique faussée à faire croire à Damiens qu'il était capable de jouer un rôle important dans la société, un rôle de justicier. Il fera disparaître le tyran qui refuse de voir clair, il amènera un régime meilleur pour le peuple et en même temps il servira la religion en supprimant le défenseur des mauvais prêtres.

Damiens est donc un *réformateur social*, en même temps qu'un *réformateur religieux*.

C'est aussi un *revendicateur altruiste* puisque son geste prétend à une portée sociale.

*
**

L'idée du crime qui, peu à peu, s'est développée chez Damiens n'a pas été sans provoquer de réaction de sa part. Elle s'est heurtée à cet ensemble de tendances qui se développent chez l'homme sous

l'influence de l'hérédité et de l'éducation et qui crée une résistance à l'homicide.

Damiens a lutté pendant trois ans. Il a résisté à son obsession, il a même essayé d'y échapper en s'éloignant. Cette lutte a provoqué à certains moments de véritables crises.

Son air inquiet, taciturne, son agitation, sa physionomie sinistre, imposent le diagnostic d'*état anxieux*.

Par moments, sous l'influence des circonstances, les idées dépressives ont pu s'accroître au point d'aboutir à des tentatives de suicide.

Il faut donc admettre chez Damiens, à côté de la constitution paranoïaque un état anxieux surajouté.

Et maintenant, dans quelle catégorie de régicide classer Damiens ?

Le professeur Régis distingue les vrais régicides et les faux régicides. Parmi ceux-ci, certains sont des conjurés ou des individus à la solde de sociétés secrètes.

D'autres sont des individus atteints d'une forme quelconque d'aliénation mentale et qui frappent, par occasion, un grand de la terre.

Plus souvent, ce sont des revendicateurs égocentriques, qui, désirant attirer l'attention sur eux, se livrent le plus souvent à un simulacre d'attentat, certains de ces persécutés raisonnants satisfont leur rancune personnelle sous couleur d'altruisme. Damiens n'a rien de commun avec ces faux-régicides. C'est un *régicide-vrai*.

Ces derniers peuvent être des hallucinés comme Ravallac, généralement ce sont des *paranoïaques* comme Damiens.

Damiens était-il responsable ? L'élément passionnel a joué un rôle important dans l'accomplissement de son acte. Il a obéi, en grande partie, à une sorte d'exaltation mystique. Mais Damiens n'est pas un passionnel pur. Ceux-ci, lorsqu'ils ne présentent pas, simultanément, d'autres formes d'aliénation mentale, sont parfaitement responsables de leurs gestes.

Damiens, au contraire, a été soumis à une idée obsédante, une force irrésistible l'a poussé à frapper le roi, il n'a jamais pu s'empêcher de revenir à Paris pour commettre son attentat. Il semble donc que, médicalement, sa responsabilité soit assez atténuée. Socialement, le point de vue est autre.

CONCLUSIONS

I. Les *régicides* ou *magnicides-vrais* sont presque toujours des *paranoïaques*. Damiens entre parfaitement dans cette catégorie.

Orgueil, méfiance, fausseté de jugement et inadaptabilité sont autant d'éléments de la constitution paranoïaque que l'on retrouve chez lui avec une netteté particulière.

Pour le paranoïaque la société est toujours hostile. Cette hostilité entraîne l'apparition d'idées de persécutions. Damiens n'échappe pas à cette règle. C'est un persécuté et même un *persécuté-persécuteur*.

II. A cette constitution paranoïaque s'ajoute chez Damiens un *état anxieux* manifeste. Son air taciturne, une inquiétude pénible, une agitation intense avec insomnie, une physionomie sinistre et des tentatives de suicide permettent d'affirmer ce diagnostic.

III. A la faveur de ce terrain paranoïaque et

anxieux s'est développé un *délire de revendication altruiste*.

L'exaltation mystique, le caractère obsédant de l'idée meurtrière, les luttes intérieures observées chez Damiens et les mobiles invoqués pour expliquer son acte en fournissent la preuve.

IV. Médicalement, la responsabilité de Damiens paraît atténuée. Socialement, le point de vue est autre.

Vu : *le Doyen,*
ROGER.

Vu : *le Président,*
CLAUDE.

Vu et permis d'Imprimer,
le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- X... — Vers sur l'attentat commis contre la personne du Roi.
le 5 janvier 1757. — Paris, 1757.
- X... — Ode sur l'attentat commis contre la personne du Roi.
— Paris, 1757.
- X... — Le triomphe de la France. — Paris, 1757.
- X... — Réflexions sur l'attentat commis contre la personne du
Roi. — Paris, 1757.
- X... — Lettre d'un patriote. — Paris, 1757.
- X... — Lettre d'un solitaire sur le mandement de l'Archevêque
de Paris du 1^{er} mars 1757.
- X... — Horrible histoire de l'attentat commis sur la personne
du Roi. — Paris, 1757.
- X... — Relation de l'exécution de R.-F. Damiens. — Lyon, 1757.
- X... — Relation exacte du supplice de R.-F. Damiens. — Paris,
1757.
- X... — Attentat horrible commis contre la personne du Roi. —
Paris, 1757.
- Lettre du Parlement de Bordeaux au sujet de l'attentat commis
contre la personne du Roi, 1757.
- ARGENSON (Marquis d'). — Journal et Mémoires.
- BARBIER. — Journal historique et anecdotique du règne de
Louis XV.
- BÉRAUD (Henri). — Le Vitriol de Lune, 1922.
- CABANÈS (D^r). — Légende et curiosités de l'histoire, 1^{re} série,
1921. — Les indiscrétions de l'histoire, 3^e série, 1926.

GENIL-PERRIN. — Les Paranoïaques, 1927.

GRESSET. — Sur l'attentat commis sur la personne du Roi, 1757.

GROSLEY (d'après Barbier). — Déclaration de guerre contre les auteurs du parriicide commis contre la personne du Roi.

— Paris, 1757.

Les iniquités découvertes lors du procès de Damiens.

— Paris, 1757.

HEUYER (D^r). — Les p̄sychôses passionnelles. Semaine des Hôpitaux de Paris (1927), n^{os} 17 et 18.

LUYNES (Duc de). — Mémoire, 1856.

RABAUT. — Lettre adressée aux protestants du Languedoc, 1757.

RÉGIS (D^r). — Les régicides dans l'histoire et le présent, 1890.

SAINT-PRIEST (Comte de). — Mémoires publiés par le baron de Barante.

PÉRIODIQUES

Gazette de France.

Mercure de France.

Les Nouvelles Ecclésiastiques.

Gazette Française d'Amsterdam.

Imprimerie spéciale de la Librairie Marcel Vigné. — Paris.
